

La sublimation,
une érotique
pour la psychanalyse

DU MÊME AUTEUR

Le ravisement de Lacan. Marguerite Duras à la lettre, érès, 2015.

Jacques Lacan, un psychanalyste. Parcours d'un enseignement, érès, 2014.

Les noms du père chez Jacques Lacan. Ponctuations et problématiques, érès, 2013.

Voix de l'écho, érès, 2012.

Lettres du symptôme. Versions de l'identification, érès, 2010.

Des fondements de la clinique psychanalytique, érès, 2008.

Transmettre la clinique psychanalytique. Freud, Lacan, aujourd'hui, érès, 2005.

Freud, Fließ. Mythe et chimère de l'autoanalyse, Anthropos, Économica, 1996.

Le moment cartésien de la psychanalyse. Lacan, Descartes, le sujet, avec Antonia Soulez, Arcanes, 1996.

La théorie Bacon-Shakespeare, le drame subjectif d'un savant Georg Cantor, présentation et rassemblement des textes, G.R.E.C., érès, 1996.

Vol d'idées ? Wilhelm Fließ, son plagiat et Freud, Denoël, 1994.

Se compter trois. Le temps logique de Lacan, érès, 1989.

Erik Porge

La sublimation,
une érotique
pour la psychanalyse

é
ditions
rès

Ce livre est issu d'une série de séminaires tenus depuis plusieurs années : en France avec Edit Mac Clay dans le cadre de l'association Encore, et à l'étranger (Madrid, Mexico, New York, Rabat). Je tiens à remercier les organisateurs et toutes les personnes, connues et inconnues de moi, qui, par leur participation à ces séminaires, ont contribué à l'élaboration de la thématique.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2017
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5741-9
Première édition © Éditions érès 2018
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

INTRODUCTION.....	7
I. LE TOURBILLON DE LA SUBLIMATION.....	17
Première séquence.....	18
Deuxième séquence.....	18
Troisième séquence.....	22
Quatrième séquence.....	24
II. LE DEVENIR DU FANTASME FONDAMENTAL...	29
Le fantasme fondamental.....	29
Le devenir.....	33
Le tourbillon du fantasme avec la pulsion.....	35
Articulation du fantasme et de la pulsion dans <i>Le désir et son interprétation</i>	40
Le code de la pulsion.....	45
III. FREUD, DANS L'APRÈS-COUP DE LA LECTURE DE LACAN.....	49
La désexualisation.....	50
L'idéalisation.....	53
La dérivation vers des buts sociaux reconnus.....	54
IV. UNE NOUVELLE DÉFINITION DE LA SUBLIMATION PAR LACAN.....	59
La Chose, <i>das Ding</i>	59
« Élever un objet à la dignité de la Chose »...	65

La constance de la pulsion et le théorème de Stokes	69
Continuité et discontinuité de la pulsion.....	76
V. MESURER L'EFFET DE PERTE.....	79
Un mode de penser mathématique.....	80
La division harmonique dans son principe général.....	82
La division harmonique revue par Lacan.....	88
Le chiffre de la constante de la pulsion.....	94
VI. LA SATISFACTION SEXUELLE	
DYSHARMONIQUE.....	97
Répétition et satisfaction des pulsions partielles.....	98
L'objet a et la signification phallique	105
VII. L'OBJET a ET LE PHALLUS	
DANS LA SUBLIMATION.....	111
Une formule avec le phallus (- ϕ).....	111
Le rapport significatif de la fonction phallique.....	115
La sublimation dans le quadrangle de Klein .	119
VIII. LA SUBLIMATION ET LE DÉSIR	
DE L'ANALYSTE DANS SON RAPPORT AU TRANSFERT.....	127
« Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur ».....	128
« C'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui vient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ».....	129

Quelques moyens d'action du désir de l'analyste allant dans le sens d'écarter I de a.....	135
IX. LA SIGNIFICATION D'UN AMOUR SANS LIMITE SE RELIE À LA SUBLIMATION.....	139
« C'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui vient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ».....	139
« Là surgit la signification d'un amour sans limite parce qu'il est hors des limites de la loi où seulement il peut vivre »	144
X. LE STYLE DE L'ANALYSTE.....	151
Faire la paire avec les cas d'urgence.....	152
XI. L'ÉCHO DU FAIT D'UN DIRE DANS LE CORPS.....	159
« Le choc d'où se dégèle la parole »	160
Un silence de l'écho, fondateur de réalité.....	167
L'écho, le sexuel du non-rapport.....	174
XII. LA MÊMETÉ DE LA DIFFÉRENCE.....	177
« Y a d'Un »	179
XIII. LE NŒUD BORROMÉEN AU SERVICE DE LA SUBLIMATION.....	187
Questions de vocabulaire	188
XIV. SINTHOME ET SUBLIMATION.....	199
XV. UNE ÉROTHIQUE.....	209

Introduction

Peut-on se passer de la notion de sublimation en psychanalyse ? Garde-t-elle encore un intérêt pour les psychanalystes ?

Depuis Freud de nombreux auteurs, dont Lacan, ont relevé la confusion dont elle faisait l'objet¹. Pourtant celui-ci a été le premier, après Freud, à en élaborer des fondements théoriques cohérents. Mais ils restent peu connus et peu utilisés. Pourquoi ? Cela reste pour moi un sujet d'étonnement et ne justifie pas l'abandon de la notion. Au contraire, si toutefois on arrive encore à *l'étoffer*. J'espère que cet ouvrage y contribuera.

Il se situe dans la suite du livre précédent, *Le ravissement de Lacan*², et de son étude de l'« Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein » dans lequel, à l'instar du séminaire *L'éthique de la*

1. Citons E. Glover, « Sublimation, substitution et angoisse sociale », *Essaim*, n° 36, 2016 ; J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, 2007 ; J. Lacan, Le Séminaire, Livre XIV (1966-1967), *La logique du fantasme*, 22 février 1967, inédit.

2. E. Porge, *Le ravissement de Lacan. Marguerite Duras à la lettre*, Toulouse, érès, 2015.

psychanalyse, l'amour courtois est élevé au rang de paradigme de la sublimation. Le destin de ces deux références, sublimation et amour courtois, reste commun dans l'enseignement de Lacan. C'est pourquoi, même s'il semble avoir fait silence sur la sublimation après 1969, je pense que cette notion est restée essentielle pour lui, du fait de la répétition jusqu'au bout (1978) de ses références à l'amour courtois.

Lacan commence à parler de la sublimation dans son séminaire de 1952. En 1956, dans *Les psychoses*, il évoque pour la première fois l'amour courtois et sa « dégradation » dans la psychose, et en 1957, il en reparle ainsi que de la sublimation mais sans les associer. C'est en 1959-1960 qu'il lie sublimation et amour courtois. Après 1969, continuant à parler de l'amour courtois seulement, il ne dément pas le lien qu'il a établi avec la sublimation.

La référence à l'amour courtois est importante pour la théorie de la sublimation, en ceci qu'elle l'inscrit dans « l'avènement exigé d'une érotique³ » pour la psychanalyse. La sublimation est en quelque sorte une éthique de l'érotique, une *érothique*. L'amour courtois exemplifie une éthique fondée sur le réel de la Chose et non pas sur l'idéal du Bon, éthique dans laquelle c'est la Dame qui vient à la place de la Chose inaccessible, représentant une dimension d'impossible au cœur de l'amour.

« Sublimation » est un mot qui existe dans notre vocabulaire depuis le Moyen Âge et il a été utilisé dans des champs variés, notamment celui de l'alchimie

3. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI (1961-1962), *L'identification*, 14 mars 1962, inédit.

puis de la chimie. Malgré leur étymologie commune, le nom « sublimation » et l'adjectif « sublime » ne renvoient pas forcément l'un à l'autre, en particulier quand « sublime » devient (vers le XVII^e siècle) un nom commun masculin. On sait, par exemple, que Kant a opposé le sublime au beau.

« Sublimation » a aujourd'hui le sens de « purification », « élévation des instincts vers des buts spirituels ». Freud a introduit le terme *Sublimierung* en psychanalyse en 1905, en lui donnant des caractéristiques plus précises et référencées non pas à l'instinct mais à la pulsion, *Trieb*, « dérive de la jouissance » traduit Lacan. Malheureusement, le sens du mot est resté contaminé par celui de son usage dans le langage courant, de sorte que, même chez les psychanalystes, il peut être réduit à signifier le déplacement du sujet vers une activité non sexuelle, de surcroît valorisée socialement. Alors, dès qu'on veut un tant soit peu rattacher la sublimation aux coordonnées de la métapsychologie freudienne, tout devient confus.

Un petit rappel étymologique nous mettra la puce à l'oreille⁴.

« Sublime » et « sublimation » viennent du latin *sub-limis* et *sub-limus*, et non pas, selon Meillet, de *sub-limen*, où *limen* signifie « seuil » (ce qui pourtant aurait convenu pour la sublimation). *Sublimis*, signifiant haut, élevé, suspendu en l'air, désigne tout ce qui a un caractère élevé. *Limus* signifie : ce qui monte en ligne oblique, oblique mais aussi limon, boue, dépôt, fange, voire une sorte de jupe.

4. Cf. la nouvelle de Maupassant, « La bête à Mait'Belhomme » et le commentaire de J. Jouet dans *Les mots du corps*, Paris, Larousse, 1990, p. 62.

Le sens de « sublime » marquant l'élévation de bas en haut résulte d'une interprétation du préfixe *sub*, « sous », liée à sa parenté indo-européenne avec son contraire, *super*, « au-dessus ». Comme le notent A. Ernout et A. Meillet dans leur *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, la parenté de *sub* avec *super* « apparaît dans des composés comme *suspicio*, qui ne veut pas dire “regarder en dessous” mais “regarder d'en bas vers le haut, regarder d'en dessous” ; *subleuo*, « soulager », c'est-à-dire « alléger en soulevant ».

Quand dans « sublime » on ne donne pas à *sub* le sens de *super*, on entend alors un mouvement vers le bas, d'autant que *limus* désigne le limon. La sublimation comporte un mouvement se dirigeant vers le limon, sous ou au-dessus des choses.

À partir de cette étymologie on peut admettre qu'il y a dans la sublimation deux mouvements contraires, l'un d'élévation, l'autre d'abaissement. N'est-ce pas ce que nous fait entendre Lacan quand il dit que « les discours visent toujours à la moindre bêtise, à la bêtise sublime, car *sublime* veut dire le point le plus élevé de ce qui est en bas⁵ » ?

La sagesse des proverbes y fait écho : « Qui veut faire l'ange fait la bête » ou « L'enfer est pavé de bonnes intentions ». Le mélange des contraires constitue aussi la matière avec laquelle travaille l'artiste. Ainsi conclut Georges Bataille dans *Les larmes d'Éros* : « Limité à son domaine propre l'érotisme n'aurait pu accéder à cette vérité fondamentale, donnée dans *l'érotisme religieux*, l'identité de l'horreur et du religieux⁶. » C'est ce qu'il

5. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XX (1972-1973), *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 18.

6. G. Bataille, *Les larmes d'Éros*, Paris, Pauvert, 1981, p. 239.

appelle *l'hétérologie*. Elle qualifie « le rapport impossible de deux entités fortement polarisées (essentiellement le haut et le bas, le souillé et le saint) », dit-il dans *L'anus solaire* en 1931.

Citons des propos d'Anselm Kiefer qui vont dans le même sens : « Constamment l'art se dresse contre lui-même. Il ne semble pouvoir exister que par sa propre négation. Soumis à son autodestruction, à ce "vouloir le mal", paradoxalement il procure le bien⁷. »

Le rattachement de la sublimation au sexuel ne la laisse cependant pas s'enfermer dans une opposition du haut et du bas, ou du bien et du mal. Si l'analyste, comme l'artiste, veut rester dans la « moindre bêtise » concernant la sublimation, il se doit de tenir la corde, celle qui relie la sublimation au sexuel et le sexuel à la sublimation, en tant que définie par Freud comme destin de la pulsion sans refoulement. Dans une longue note à la fin du chapitre IV de *Malaise dans la civilisation*, Freud relie la sublimation à une inhérence d'un empêchement de la pleine satisfaction du but sexuel.

Dès son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan énonce que la sublimation « révèle la nature propre de la pulsion⁸ ». C'est paradoxal si l'on accole le terme de « déssexualisation » au terme « sublimation », alors qu'il n'y a de pulsions que sexuelles. La satisfaction sexuelle s'obtiendrait par des voies contraires à la satisfaction de la pulsion sexuelle⁹ ? Par ailleurs, n'y

7. A. Kiefer, *L'art survivra à ses ruines*, Leçons inaugurales au Collège de France, Paris, Éditions du Regard, 2011, p. 23.

8. J. Lacan, Le Séminaire, Livre VII (1959-1960), *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 133.

9. J. Lacan, *L'identification*, op. cit., séance du 14 mars 1962.

a-t-il pas une théorie de la pulsion plus achevée que celle de la sublimation ? N'est-ce pas là poser un véritable enjeu pour une théorie de la sublimation ?

Si Freud a bâti une théorie des pulsions assez détaillée, il reste que la définition de celle-ci avec ses quatre éléments (objet, but, poussée, source) relève d'un montage difficilement appréhendable. La pulsion n'est pas une donnée empirique, observable comme telle dans la clinique. Il faut le filtre des coordonnées de ce montage pour que quelque chose puisse s'en dire.

Lacan, en 1964, a commencé à donner une certaine cohérence à ce montage en rattachant le but de la pulsion à son trajet autour de l'objet a, s'appuyant sur les deux sens de « but » que les mots anglais *aim* et *goal* distinguent. En même temps, il souligne qu'à bien lire Freud, il faut reconnaître que ce sont les pulsions dites « partielles » qui tiennent lieu de pulsions sexuelles, leur unification en une pulsion génitale mâle ou femelle faisant défaut.

Mais cela ne dit pas en quoi la sublimation *révèle* la nature propre de la pulsion. C'est précisément ce que nous tenterons de faire apparaître dans la réécriture par Lacan de la division harmonique comme support de la sublimation, et cela donnera des résultats appréciables qui *étouffent* l'apport de Lacan lui-même.

Par exemple, ce sera l'occasion de chiffrer la *constante* de la poussée de la pulsion, propriété sur laquelle Lacan insiste particulièrement, au point de l'illustrer par le théorème dit « de Stokes ». Si cette référence lui permet d'établir la corrélation de la *poussée* avec la *source* de la pulsion, à savoir la zone érogène, Lacan ne donne pas clairement le chiffrage de cette constante. Or, il s'agit d'un enjeu important pour la

psychanalyse puisque cela constitue un facteur de son arrimage à la science : « Ce qui constitue en soi l'énergétique, c'est qu'il faut trouver un truc pour obtenir la constante¹⁰. » Ce « truc », je l'avance, procède de l'écriture de la division harmonique qui *révèle* un rapport incommensurable.

L'arrimage de la psychanalyse à la science ne signifie pas en soutenir l'idéal voire proclamer qu'elle est une science. Selon Lacan, « il s'agit de prendre de la graine de l'art » pour faire de la psychanalyse « un tiers qui n'est pas encore classé », « accoté à la science¹¹ ». Être « accoté » à la science, c'est d'abord reconnaître que l'origine avec Freud de la psychanalyse n'aurait pas été possible sans le *cogito* de Descartes, car « le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science¹² » (qui est le sujet du *cogito*). Cela passerait pour un paradoxe si on n'ajoutait pas au *cogito* son envers, à savoir un « je ne pense pas là où je suis » et « je ne suis pas là où je pense ».

L'accotement de la psychanalyse à la science, et c'est son originalité par rapport à la psychologie, se traduit par ce que Lacan appelle « la cause matérielle », qui est « proprement la forme d'incidence du signifiant¹³ ». Cela signifie que l'action du signifiant détermine le sujet dans son rapport à l'objet (qui n'est pas coalescent au sujet) dans son association avec d'autres signifiants, indépendamment de la signification de chacun.

10. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIII (1975-1976), *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 134.

11. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXI (1973-1974), *Les non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974, inédit.

12. J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 858.

13. *Ibid.*, p. 875.

La psychanalyse n'est pas une psychologie des idées ou des sentiments indépendants de leur matérialité significative. Celle-ci prend consistance dans la littéralité. La lettre est en dernière instance le roc de la matérialité du signifiant. D'où l'importance de déterminer la lettre de la constance de la pulsion, c'est-à-dire le chiffre de la constante de sa poussée : il représente l'existence de la pulsion, la force et la permanence de sa poussée.

En posant, comme nous le ferons, que l'écriture de la division harmonique supporte la sublimation et contribue à chiffrer la constante de la pulsion, il devient plus aisé de soutenir que la sublimation révèle la nature propre de la pulsion.

Cette écriture est ce qui permet aussi à Lacan de faire un pas supplémentaire par rapport à l'affirmation que ce sont les pulsions partielles qui représentent le sexuel en l'absence de pulsion génitale, à savoir le pas de dire la non-inscription du rapport sexuel entre homme et femme, qui constituera la référence du réel propre à la psychanalyse. L'écriture de la division harmonique pour rendre compte de la sublimation se confond avec l'écriture d'une première version de l'impossible du rapport sexuel (au sens mathématique de « rapport »), avant l'entrée en jeu du nœud borroméen.

Afin de poursuivre ce mouvement, j'ai été amené à proposer une écriture borroméenne de la sublimation, associant amour, désir, jouissance. Elle comporte l'avantage de prendre la mesure d'un espace commun entre sublimation et symptôme, sujet sur lequel les psychanalystes se sont prononcés de la façon la plus variable et qui fut renouvelé par l'apport de Lacan faisant cas de Joyce, dit précisément « le sinthome », dans son séminaire du même nom. Cet apport n'aurait

pas été possible sans la topologie du nœud borroméen. Bien que Lacan n'évoque pas la sublimation comme telle dans son séminaire, l'écriture du nœud borroméen qui peut lui être appliquée facilite, à mon avis, la distinction entre sinthome et sublimation.

La fonction révélatrice de la sublimation explique sa complexité et les difficultés qui ont embrumé son abord. Elle est une notion qui doit avoir sa propre cohérence, mais celle-ci n'est pas séparable de sa fonction révélatrice d'autres notions, qui à la fois lui doivent une cohérence et contribuent à la sienne. Il faut bien une topologie pour aborder cet espace !

Pour rendre compte de cette fonction révélatrice, je suis parti ici d'une interprétation de ce que Lacan énonce à la fin de son séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, à savoir qu'à l'issue de l'analyse, « après le repérage du sujet par rapport au a, l'expérience du fantasme fondamental *devient* la pulsion¹⁴ ». Quelques lignes plus loin, Lacan conclut son séminaire sur la question du désir de l'analyste en tant que « désir d'obtenir la différence absolue ». Je soutiendrai que non seulement pulsion et fantasme s'articulent dans la sublimation mais que celle-ci est le nom de cette articulation, le nom de ce *devenir* qui apparaît à la fin de l'analyse mais ne la définit pas, et qui concerne une certaine façon de parler du désir de l'analyste.

La sublimation ne se confond pas avec le désir de l'analyste mais, en tant qu'il est relié au fantasme, elle le concerne de près. Elle peut en éclairer certains aspects, notamment ses manifestations dans l'interprétation

14. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI (1963-1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 245.

ainsi que la position de l'analyste en intension et en extension. Il y a, en effet, à considérer l'existence d'une sublimation spécifique de l'analyste, au-delà du cours de l'analyse et de sa fin, présente dans l'exercice même de sa pratique, dans son rapport au désir, à l'amour et à la jouissance. Elle pose la question de la valeur « culturelle » de la sublimation en termes non de résultats mais de participation collective ; elle fait jouer l'appartenance collective du sujet, en tant que celui-ci, justement, ne se confond pas avec l'individu et comporte une détermination temporelle.

I

Le tourbillon de la sublimation

Dans son « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », Lacan donne acte à l'écrivaine d'avoir récupéré par son art l'objet qui donne sens à la sublimation et dont la satisfaction n'est pas illusoire.

En entrant dans le texte de l'Hommage, la problématique de la sublimation a, en ce qui me concerne, rebondi et pris un tour plus personnel. Il m'est apparu que le terme de sublimation désignait à la fois la réalisation littéraire de Marguerite Duras mais aussi celle de Lacan lui-même, qui la reconnaissait et s'y incluait. Il s'ensuivit que dans ma lecture, à mon tour, je participais d'un mouvement de sublimation, j'étais porté par lui, un mouvement qualifiable de tourbillonnaire, m'entraînant avec une certaine hâte¹.

1. Cf. E. Porge, « La sublimation, lieu de la satisfaction de la répétition dans un mouvement tourbillonnaire », *Essaim*, n° 36, 2016.

Reprenons les scansionnements qui ont initié ce mouvement. Je distingue quatre séquences à partir de la rencontre initiale de Marguerite Duras avec la personne qui donna naissance au personnage de Lol.

PREMIÈRE SÉQUENCE

Elle commence par la rencontre de Marguerite Duras avec une jeune femme hospitalisée dans un hôpital psychiatrique près de Paris. Il y a un bal et Marguerite Duras y reste une journée entière à parler avec la malade. Ce qui la frappe, c'est l'extrême banalité de son discours, le soin à parler comme tout le monde². Plus la malade veut paraître normale et plus cela paraît étrange. En outre, elle prend Marguerite Duras pour un médecin.

L'écrivaine éprouve quelque chose qui la touche personnellement, et c'est ce qui va donner naissance très rapidement au personnage de Lol.

DEUXIÈME SÉQUENCE

Marguerite Duras est « tombée » dessus (comme hors de soi), dit-elle. C'est une femme qui a une maladie que beaucoup de gens frôlent, mais elle s'est installée dans le cas de Lol. Le nom de celle-ci vient de Loleh Bellon, une actrice et réalisatrice connue à laquelle pense Marguerite Duras pour jouer le personnage.

La jeune femme hospitalisée est alors sublimée en personnage d'un roman et d'un film où l'actrice qui jouerait son rôle lui fournit un nom. Une jeune femme

2. Interview de Marguerite Duras par Pierre Dumayet, le 15 avril 1964, visible sur YouTube.

réelle, un nom d'actrice, un personnage de roman, vont se donner la main dans l'écriture de Marguerite Duras.

Avant d'écrire *Lol V. Stein*, Marguerite Duras a songé à écrire une pièce de théâtre et aussi à réaliser un film, dont elle écrit plusieurs scénarios. Elle commence l'écriture du récit probablement en 1961-1962 et l'achève en 1963. On sait qu'elle a rédigé plusieurs versions, avec des dénouements différents, et qu'elle a hésité avec d'autres titres. Ce *work in progress* fait partie d'une sublimation à l'œuvre. Si l'on suit Giorgio Agamben, l'œuvre en puissance doit avoir sa place dans l'œuvre en acte³.

Les différentes versions précédant le roman témoignent de la difficulté de l'auteure à cerner le personnage de Lol, du fait même des effets en retour de cette fabrique sur Marguerite Duras. Elle a dû autant apprivoiser son personnage que se laisser transformer par lui. Ce personnage baptisé Lol sur qui elle est « tombée » a entraîné chez elle désarroi et peur. Voici ce qu'elle a confié sur ce qu'elle éprouvait quand elle écrivait *Lol V. Stein* : « Tandis que je l'écrivais, j'ai eu un moment [...] un moment de peur. J'ai crié. Je pense que quelque chose a été franchi, là, mais qui m'a échappé, parce qu'on peut franchir des seuils et que ça ne se traduise pas dans la conscience claire, peut-être un seuil d'opacité. [...] C'était une peur... apprise aussi, une peur de perdre un peu la tête⁴. »

Lol V. Stein apparaît comme le symptôme d'un deuil qui ne s'est jamais fait : « Un deuil que j'ai porté

3. G. Agamben, *Le feu et le récit*, Paris, Payot et Rivages, 2015.

4. M. Porte, *Les lieux de Marguerite Duras*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977, cité par B. Alazet dans M. Duras, *Œuvres complètes*, II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », p. 1684.

du sujet sur lequel opère le psychanalyste, et qui est le sujet de la science inauguré par le *cogito*.

Poser que la sublimation représente le « devenir de la pulsion » du fantasme fondamental m'a servi de fil rouge. Le fantasme a une place d'axiome et constitue le soutien du désir (inarticulable comme tel) tant pour l'analysant que pour l'analyste. C'est à partir de lui que l'analyste exerce son art de l'interprétation, avec ce qu'il y a de plus autiste dans sa parole, afin de dégeler celle de l'analysant.

En articulant fantasme et pulsion, la sublimation conjoint le désir a-sexué et le sexuel représenté par la fonction phallique pour les parlêtres sexués. La sublimation, comme destin de la pulsion sexuelle sans refoulement, oriente dans l'opacité du sexuel : ce sont les pulsions partielles qui en sont les tenant-lieux, et il s'ensuit que le rapport sexuel entre masculin et féminin est un réel (indécidable, impossible, ce qui revient à la même place). Le non-rapport sexuel veut dire que le non-rapport, c'est le sexuel. En trouvant sa satisfaction dans la répétition d'une mêmeté de la différence qui cerne l'objet cause de désir, la sublimation constitue l'un des bords du réel du non-rapport sexuel.

La sublimation agit dans l'entre-deux des signifiants et du rapport sexuel, par l'intermédiaire de la non commune mesure, entre le trait unaire, I, et l'objet a. Elle soutient le désir de l'analyste pour écarter ces deux termes l'un de l'autre, à l'opposé de l'idéalisation du transfert qui les rapproche.

De par le lien de l'éthique de l'analyste avec le désir (et non l'idéal du Bien), la sublimation relève d'une éthique de l'érotique, c'est une *érothique*. Sachant que l'éthique est une pratique de la théorie,

la sublimation trouve un accomplissement dans la théorie borroméenne de RSI, théorie qui consiste dans une écriture qui ne dépend pas que du signifiant. Elle se caractérise par un nouage entre l'amour (dans sa référence exemplaire à l'amour courtois, au-delà du narcissisme), le désir (équivalent à la lettre) et la jouissance (ou satisfaction de la pulsion). Lacan a lui-même inscrit l'amour courtois dans la topologie du nœud borroméen, avec l'amour comme moyen issu de l'imaginaire entre le réel de la mort et le symbolique de la parole d'amour qui « supporte la jouissance² ».

La sublimation est « une mise au travail du sujet », c'est-à-dire du collectif, car, selon la formule de Lacan dans *Le temps logique*, « le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel ». Il s'agit à chaque fois d'un collectif où le dire analytique entre analyste et analysant se met en continuité avec l'extension de la psychanalyse. Un collectif d'une vie analysante qui suit le trajet de la lettre du désir et du désir à la lettre. Ainsi sommes-nous passés du trajet de Lacan à Marguerite Duras à celui de Lacan à Joyce, pour finir notre propre trajet.

La satisfaction propre à la sublimation est celle de la répétition de la lettre à trois de l'écriture borroméenne, répétition d'une mêmeté de la différence, d'une lettre qui se précipite en faisant *trou-billon*.

2. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXI (1973-1974), *Les non-dupes errent*, séance du 18 décembre 1973, inédit.